

« “Notre cœur a un besoin ultime, impérieux et profond d’accomplissement, de vérité, de beauté, de bonté, d’amour, de certitude sur la finalité, de bonheur”. Est-ce vrai ? Et qu’est-ce qui peut répondre à ces exigences du cœur ? »

« **ENGENDRER DES TRACES DANS L’HISTOIRE DU MONDE** »

## **2. L’événement chrétien comme rencontre**

**de Luigi Giussani\***

*Exceptionnel et avec une sympathie humaine profonde*

Mais comment les deux premiers, Jean et André (André était sans doute marié, avec des enfants), ont-ils pu être ainsi subitement conquis et Le reconnaître. (« Nous avons trouvé le Messie ») ? Il y a une apparente disproportion entre la modalité très simple de ce qui est arrivé et la certitude des deux hommes. Si ce fait est arrivé, reconnaître cet homme, reconnaître qui était cet homme, non pas totalement et de façon détaillée, mais dans sa valeur unique et incomparable (« divine »), devait donc être facile. Pourquoi était-il facile de le reconnaître ? À cause du caractère *exceptionnel* et incomparable de sa personnalité. Ils avaient devant les yeux un être exceptionnel, incomparable : ils étaient entrés en contact avec un homme exceptionnel, absolument hors du commun, irréductible à toute analyse.

Que veut dire « exceptionnel » ? Quand peut-on définir quelque chose comme « exceptionnel » ? Lorsque cela correspond de manière appropriée aux attentes originelles du cœur, même si nous n’en avons qu’une conscience confuse et nébuleuse. L’exceptionnel est, paradoxalement, l’apparition de ce qui est le plus « naturel » pour nous. Et qu’est-ce qui est « naturel » pour nous ? Qu’advienne ce que nous désirons. Rien, en fait, n’est plus naturel que la satisfaction du désir ultime et profond du cœur, que la réponse aux exigences qui sont à la racine de notre être, pour lesquelles, de fait, nous vivons et nous agissons. Notre cœur a un besoin ultime, impérieux et profond d’accomplissement, de vérité, de beauté, de bonté, d’amour, de certitude sur la finalité, de bonheur ; voilà pourquoi le fait de rencontrer une réponse à ces exigences devrait être la chose la plus évidente et la plus normale qui soit. Or, au contraire, cette correspondance, qui devrait être la normalité suprême, devient pour nous quelque chose de suprêmement exceptionnel. Rencontrer quelque chose d’absolument et profondément naturel, c’est-à-dire correspondant aux exigences du cœur que la nature nous donne, est par conséquent absolument exceptionnel. Il y a là comme une étrange contradiction : ce qui arrive habituellement n’est jamais vraiment exceptionnel, parce que cela ne réussit pas à répondre de manière appropriée aux exigences du cœur.

Le caractère exceptionnel avec lequel apparaît la figure du Christ permet de le reconnaître »

\* Tiré du livre L. Giussani, S. Alberto, J. Prades, *Engendrer des traces dans l’histoire du monde*, Parole et Silence, Paris 2011, pp. 21-27.

» facilement. Pour Jean et André, cet homme correspondait de façon inimaginable aux exigences irrésistibles et indéniables de leur cœur. Personne n'était comme cet homme : dans la rencontre avec lui se réalisait une correspondance avec leur cœur inimaginable, imprévue, inouïe. Quel étonnement sans précédent doit-il avoir suscité en Jean et André, les deux qui l'ont connu en premier, puis en Simon, Philippe et Nathanaël !

Non seulement ce fut facile de le reconnaître, mais c'était très facile d'entrer en rapport avec lui. Il suffisait d'adhérer à la sympathie qu'il faisait naître, *une sympathie profonde*, semblable à l'affection vertigineuse et charnelle de l'enfant pour sa mère, qui est une sympathie dans le sens le plus fort du terme. Un enfant peut commettre mille erreurs par jour envers sa mère, mais malheur à celui qui tente de la lui enlever ! S'il pouvait comprendre la question : « Aimes-tu cette femme ? » et y répondre, imaginons le « oui » qu'il hurlerait. Plus il aurait fait d'erreurs, plus il hurlerait : « Oui, je l'aime ! » pour réaffirmer son amour. Ceci est la logique de la connaissance et de la morale que la compagnie de cet homme rendait nécessaire : une sympathie profonde. Apprendre de sa personnalité exceptionnelle réalisait ainsi une sympathie ultime.

## 2. LA MÉTHODE DE DIEU

*Un événement, non pas nos pensées*

Le premier chapitre de l'Évangile de Jean nous renseigne sur la manière très simple et profonde dont le christianisme a surgi dans l'histoire : la manifestation d'un événement humain, la rencontre avec la réalité d'une présence exceptionnelle. Pour André et Jean, le christianisme, ou plutôt l'accomplissement de la Loi, de la promesse antique dont le bon peuple hébreu attendait la réalisation (comme Anne la prophétesse,<sup>1</sup> le vieux Syméon,<sup>2</sup> les bergers,<sup>3</sup> décrits par les premiers chapitres de saint Luc), le Messie, Celui qui devait venir et que le peuple attendait, était un homme présent devant leurs yeux : ils se sont trouvés devant lui, ils l'ont suivi, ils sont allés chez lui et sont restés tout l'après-midi avec lui, étonnés, bouche bée, à le regarder parler. Et lorsqu'ils ont dit, en revenant chez eux : « Nous avons trouvé le Messie », ils répétaient avec certitude les paroles qu'ils l'avaient entendu prononcer. L'accomplissement de la grande promesse biblique était un homme présent devant leurs yeux. Il n'existe aucun mot dans le vocabulaire qui exprime mieux que le terme « événement » la modalité avec laquelle la « question » est devenue réelle, charnelle, temporelle. Le christianisme est « événement » : quelque chose qui auparavant n'était pas et qui, à un certain moment, est survenu. André et Jean n'ont pas dit : « Ce qui nous est arrivé est un événement ». Ce n'était évidemment pas nécessaire qu'ils explicitent déjà dans une définition ce qui leur était arrivé : cela se produisait justement !

Le christianisme est un événement. Il n'y a pas d'autre terme pour en indiquer la nature : ni le mot loi, ni les mots d'idéologie, de conception ou de projet. Le christianisme n'est pas une doctrine religieuse, une suite de lois morales, un ensemble de rites. Le christianisme est un fait, un événement : tout le reste n'en est que la conséquence.

Le mot « événement » est donc décisif. Il indique la méthode choisie et utilisée par Dieu pour sauver l'homme :<sup>4</sup> Dieu s'est fait homme dans le sein d'une jeune fille de quinze ou »

<sup>1</sup> Cf. Lc 2, 36-38.

<sup>2</sup> Cf. Lc 2, 25-35.

<sup>3</sup> Cf. Lc 2, 8-20.

<sup>4</sup> Cf. L. Giussani, *À l'origine de la prétention chrétienne*, Cerf, Paris 2006, p. 133.

» dix-sept ans appelée Marie, dans « le sein qui reçut l'objet de nos désirs »,<sup>5</sup> comme le dit Dante. La *modalité* par laquelle Dieu est entré en relation avec nous pour nous sauver est un *événement*, non une pensée ou un sentiment religieux.<sup>6</sup> C'est un fait survenu dans l'histoire qui révèle qui est Dieu et indique ce que Dieu veut de l'homme, ce que l'homme doit faire dans sa relation avec Dieu. Dieu aurait aussi pu choisir de se révéler aux hommes par une inspiration directe, de telle façon que chacun aurait dû suivre ce que Dieu lui aurait suggéré dans sa pensée et dans son cœur. Ce chemin ne serait ni plus facile ni plus sûr, car il est toujours exposé à la fluctuation des sentiments et des pensées. Mais la modalité que Dieu a choisie pour nous sauver est un événement, non pas nos pensées.<sup>7</sup>

### *Pour le salut de l'homme*

Le christianisme est un événement que je rencontre et que je découvre comme « consanguin »,<sup>8</sup> c'est un fait qui révèle l'homme à lui-même. « Quand j'ai rencontré Jésus Christ, j'ai découvert que j'étais un homme »<sup>9</sup> disait le rhéteur romain Marius Victorin. Que l'homme soit « sauvé » signifie qu'il reconnaît qui il est, qu'il reconnaît sa destinée et sait comment conduire ses pas vers celle-ci. Comme l'écrit Albert Camus, « ce n'est pas avec des scrupules que l'homme deviendra grand. La grandeur vient au gré de Dieu, comme un beau jour ».<sup>10</sup> C'est un événement – l'irruption d'une nouveauté –, qui marque le début du processus par lequel le moi commence à prendre conscience de lui-même, à remarquer la destinée vers laquelle il va, le chemin qu'il fait, les droits qu'il a, les devoirs qu'il doit respecter, son entière physionomie. La dynamique de l'événement dénote, en outre, la modalité de la connaissance à chacune de ses nouvelles étapes.<sup>11</sup> Sans « événement », on ne connaît rien de nouveau, c'est-à-dire qu'aucun nouvel élément n'entre dans notre conscience. Le critique français Alain Finkielkraut affirme, dans une interview sur l'actualité de Péguy : « Un événement est quelque chose qui surgit de l'extérieur. Quelque chose d'imprévu. Et c'est cela *la méthode suprême de la connaissance*. [...] Il faut redonner à l'événement sa dimension ontologique de *nouveau départ*. C'est une irruption du nouveau qui rompt les ancrages, qui met en route un processus ».<sup>12</sup>

Connaître, c'est se trouver devant quelque chose de nouveau et d'étranger à soi, que l'on n'a pas construit, quelque chose qui rompt les engrenages des choses déjà établies, des définitions déjà données. C'est ce que fait remarquer Cesare Pavese : « Il faut une intervention de l'extérieur pour changer la direction ».<sup>13</sup>

L'événement est donc capital en toute « découverte », pour tout type de connaissance.

Or, ce Fait, l'événement de cette présence humaine exceptionnelle, se présente comme la méthode choisie par Dieu pour révéler l'homme à lui-même, pour l'éveiller à une définition »

<sup>5</sup> D. Alighieri, *Paradis*, Albin Michel, Paris 1949, Chant XXIII, v. 104-105, p. 212.

<sup>6</sup> Cf. L. Giussani, *À l'origine de la prétention chrétienne*, op. cit., p. 44 sq.

<sup>7</sup> Cf. *Is* 48, 6-7.

<sup>8</sup> Cf. *2P* 1, 4.

<sup>9</sup> Cf. M. Victorin, « In Epistola ad Ephesios », *Liber secundus*, in *Marii Victorini Opera exegetica*, ch. 4, v. 14.

<sup>10</sup> A. Camus, *Carnets III (1951-1959)*, Gallimard, Paris 1989, p. 37.

<sup>11</sup> Cf. les trois prémisses méthodologiques (réalisme, le raisonnable, et incidence de la moralité sur la dynamique de la connaissance) in L. Giussani, *Le sens religieux*, Cerf, Paris 2003, p. 19-58, et *Si può (veramente ?!) vivere così?*, BUR, Milan 1996, p. 58 sq.

<sup>12</sup> A. Finkielkraut, « Je sortirai Péguy de son ghetto », interview par S.M. Paci, *30 Jours*, n°6, juin 1992, p. 49-51.

<sup>13</sup> C. Pavese, *Le métier de vivre*, Gallimard, Paris 1958, p. 16.

» claire de ses propres facteurs constitutifs, pour l'ouvrir à la reconnaissance de sa destinée et le soutenir dans le chemin vers elle, pour le rendre, dans l'histoire, sujet approprié d'une action qui porte le sens du monde. C'est donc cet événement qui met en mouvement le processus par lequel l'homme prend pleinement conscience de lui-même, de sa physionomie intérieure et commence à dire *je* avec dignité.

Dieu est devenu un événement dans notre existence quotidienne, afin que notre moi se reconnaisse avec clarté dans ses facteurs originels, qu'il rejoigne sa destinée et qu'il se sauve. Il en fut ainsi pour Marie et pour Joseph. Il en fut ainsi pour Jean et André, qui se mirent à la suite de Jésus grâce au signe de Jean-Baptiste. Dieu entraît comme événement dans leur vie. Qu'ils l'aient toujours gardé en mémoire ou qu'ils l'aient parfois oublié, spécialement dans les premiers jours ou dans les premiers mois, toute leur vie a dépendu de cet événement : dans la mesure de son importance, on ne peut plus retourner en arrière après un événement. Il en fut ainsi pour eux. Il en est ainsi pour nous aujourd'hui : un événement peut marquer un commencement et un chemin. L'événement peut indiquer une *méthode* de vie. Il s'agit toujours d'une expérience à faire. Un tel chemin requiert l'engagement de l'homme, touché par l'événement, jusqu'à ce qu'il surprenne le sens véritable de ce qu'il a commencé à entrevoir : c'est un chemin du regard.<sup>14</sup>

---

<sup>14</sup> Cf. I. de la Potterie, « Guardare per credere », interview par A. Socci, *Il Sabato*, n°46, 14 novembre 1992, p. 60-65.